Document généré le 23 avr. 2024 09:11

Liberté

Essai sur ce qui m'occupe le plus l'esprit

Anne Carson

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33036ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Carson, A. (2003). Essai sur ce qui m'occupe le plus l'esprit. *Liberté*, *45*(1), 40–51.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Essai sur ce qui m'occupe le plus l'esprit[1]

Anne Carson

traduit de l'anglais (Canada) par Éric Trudel

Error.
And its emotions.
On the brink of error is a condition of fear.
In the midst of error is a state of folly and defeat.
Realizing you've made an error brings shame and remorse.
Or does it?

Let's look into this.
Lots of people including Aristotle think error
an interesting and valuable mental event.
In his discussion of metaphor in the *Rhetoric*
Aristotle says there are 3 kinds of words.
Strange, ordinary and metaphorical.

"Strange words simply puzzle us;
ordinary words convey what we know already;
it is from metaphor that we can get hold of something new
(*Rhetoric,* 1410b10-13). [& fresh"
In what does the freshness of metaphor consist?
Aristotle says that metaphor causes the mind to experence
[itself

[1] Le texte original, « Essay on what I think about most », est tiré de *Men in the Off Hours*, New York, Alfred A. Knopf, 2000.

L'erreur.
Et ses émotions.
Au bord de l'erreur il y a la peur.
En pleine erreur il y a la folie et la défaite.
Prendre conscience de l'erreur nous apporte la honte et le
Ou est-ce bien le cas ? [remords.

Regardons-y de plus près.
Bien des gens, et Aristote parmi eux, considèrent l'erreur
comme un événement mental valable et d'intérêt.
Quand il traite de la métaphore dans la *Rhétorique*
Aristote dit qu'il y a trois sortes de mots.
Étranges, ordinaires et métaphoriques.

« Les mots étranges nous laissent simplement perplexes ;
les mots ordinaires nous disent ce que nous savons déjà ;
c'est par la métaphore que nous arrive le nouveau et le
(*Rhétorique*, 1410b10-13). [frais »
En quoi consiste la fraîcheur de la métaphore ?
Aristote dit que la métaphore pousse l'esprit à faire
[l'expérience de lui-même

in the act of making a mistake.
He pictures the mind moving along a plane surface
of ordinary language
when suddenly
that surface breaks or complicates.
Unexpectedness emerges.

At first it looks odd, contradictory or wrong.
Then it makes sense.
And at this moment, according to Aristotle,
the mind turns to itself and says:
"How true, and yet I mistook it!"
From the true mistakes of metaphor a lesson can be learned.

Not only that thing are other than they seem,
and so we mistake them,
but that such mistakenness is valuable.
Hold onto it, Aristotle says,
there is much to be seen and felt here.
Metaphors teach the mind

to enjoy error
and to learn
from the juxtaposition of *what is* and *what is not* the case.
There is a Chinese proverb that says,
Brush cannot write two characters with the same stroke.
And yet

that is exactly what a good mistake does.
Here is an example.
It is a fragment of ancient Greek lyric
that contains an error of arithmetic.
The poet does not seem to know
that 2 + 2 = 4.

alors qu'il fait erreur.
Il imagine l'esprit se déplaçant le long d'une surface plane
de langage ordinaire
quand soudain
cette surface se rompt ou s'embrouille.
Et l'inattendu émerge.

D'abord cela semble étrange, contradictoire ou faux.
Puis cela devient intelligible.
Et c'est à ce moment, selon Aristote,
que l'esprit se tourne contre lui-même et dit :
« Comme cela est vrai, et pourtant je me méprenais ! »
Il y a une leçon à tirer de l'erreur vraie de la métaphore.

Non seulement les choses sont autres que ce qu'elles semblent
et nous nous méprenons sur elles,
mais cette méprise est précieuse.
Retiens-la, dit Aristote,
il y a ici tant à voir et à sentir.
La métaphore enseigne à l'esprit

à prendre plaisir à l'erreur à
apprendre
de la juxtaposition de *ce qui est* et *ce qui n'est pas* ainsi.
Il y a un proverbe chinois qui dit,
le pinceau ne peut pas dessiner deux caractères d'un seul coup.
Et pourtant

c'est exactement ce que fait une bonne erreur.
Voici un exemple.
Il s'agit d'un fragment d'un ancien poème lyrique grec
où l'on trouve une erreur d'arithmétique.
Le poète ne semble pas savoir
que 2 + 2 = 4.

Alkman fragment 20:

[?] made three seasons, summer
and winter and autumn third
and fourth spring when
there is blooming but to eat enough
is not.

Alkman live in Sparta in 7th century B.C.
Now Sparta was a poor country
and it is inlikely
that Alkman led a wealthy or well-fed life there.
This fact forms the background of his remarks
Which end in hunger.

Hunger always feels
like a mistake.
Alkman makes us experiences this mistake
with him
by an effective use of computational error.
For a poor Spartan poet with nothing

left in his cupboard
at the end of winter –
along comes spring
like an afterthought of the natural economy,
fourth in a series of three,
unbalancing his arythmetic

and enjambing his verse.
Alkman's poem break off midway through an iambic
[*metron*
with no explanation
of where spring came from
or why numbers don't help us
control reality better.

Alcman, fragment 20 :

[?] fit trois saisons, l'été
et l'hiver et l'automne, troisième
puis quatrième le printemps quand
tout fleurit mais à manger
rien.

Alcman vivait à Sparte en 700 av. J.-C.
Or Sparte était un pays pauvre
et il est peu probable
qu'Alcman ait vécu riche et bien nourri.
C'est là l'arrière-plan de ses remarques
qui mènent à la faim.

Nous ressentons toujours la faim
comme une erreur.
Alcman nous fait faire l'expérience de cette erreur
avec lui
par une faute de calcul très efficace.
Pour un pauvre poète spartiate qui n'a plus

rien en réserve
à la fin de l'hiver –
s'amène le printemps
comme si l'économie naturelle se ravisait,
quatrième dans une série de trois,
troublant son addition

dans un enjambement.
Le poème d'Alcman stoppe net à mi-chemin d'un *metron*
[iambique
sans nous expliquer
d'où ce printemps est venu
et pourquoi les nombres ne nous aident pas
à mieux tenir la réalité.

There are three things I like about Alkman's poem.
First that it is small,
Light
and more than perfectly economical.
Second that it seems to suggest colors like pale green
without ever naming them.

Third that it manages to put into play
some major metaphysical questions
(like Who made the world)
without overt analysis.
You notice the verb "made" in the first verse
has no subject : [?]

It is very unusual in Greek
for a verb to have no subject, in fact
it is a grammatical mistake.
Strict philologists will tell you
that this mistake is just an accident of transmission,
that the poem as we have it

is surely a fragment broken off
some longer text
and that Alkman almost certainly did
name the agent of creation
in the verses preceding what we have here.
Well that may be so.

But as you know the chief aim of philology
is to reduce all textual delight
to an accident of history.
And I am uneasy with any claim to know exactly
what a poet means to say.
So let's leave the question mark there

Trois choses me plaisent dans le poème d'Alcman
D'abord il est bref,
léger
et parfaitement économique.
Ensuite il évoque des couleurs, comme un vert pâle,
sans jamais les nommer.

Enfin c'est qu'il parvient à soulever
plusieurs questions hautement métaphysiques
(comme Qui a fait le monde ?)
Sans analyse déclarée.
Notez ce verbe « fit » au premier vers
qui reste sans sujet : [?]

Un verbe sans sujet est une chose rare
dans la langue grecque, de fait
c'est même une erreur grammaticale.
Les philologues sérieux vous le diront
c'est là un accident de transmission,
le poème, tel qu'il nous est parvenu

est sans doute le fragment détaché
d'un texte plus long
Alcman a certainement
nommé l'auteur de cette création
dans les vers qui précèdent ceux que nous lisons.
Oui, peut-être.

Mais nous savons que le but premier de la philologie
est de ramener tout le plaisir du texte
à un accident de l'histoire.
Et je n'accepte pas sans mal qu'on affirme savoir exactement
ce qu'un poème veut dire.
Laissons donc le point d'interrogation là

at the beginning of the poem
and admire Alkman's courage
in confronting what it brackets.
The fourth thing I like
about Alkman's poem
is the impression it gives

of blurting out the thruth in spite of itself.
Many a poet aspires
to this tone of inadvertent lucidity
but few realize it so simply as Alkman.
Of course his simplicity is a fake.
Alkman is not simple at all,

he is master contriver –
or what Aristotle would call an "imitator"
of reality.
Imitation (*mimesis* in Greek)
is Aristotle's collective term for the thrue mistakes of poetry.
What I like about this term

is the ease with which it accepts
that what we are engaged in when we do poetry is error,
the willfull creation of error,
the deliberate break and complication of mistakes
out of which may arise
unexpectedness.

So a poet like Alkman
sidestep fear, anxiety, shame, remorse
and all the other silly emotions associated with making
in order to engage [mistakes
the fact of the matter.
The fact of matter for humans is imperfection.

au commencement du poème
et admirons plutôt le courage d'Alcman
quand il accepte d'affronter ce qui se tient dans ces crochets.
La quatrième chose que j'aime
de ce poème d'Alcman
c'est qu'il donne l'impression

de cracher la vérité malgré lui.
Plus d'un poète aspire
à ce ton de lucidité étourdie
mais peu le trouvent aussi simplement qu'Alcman.
Bien sûr c'est une fausse simplicité.
Alcman n'a rien de simple,

c'est même un maître de l'artifice –
ou ce qu'Aristote appellerait un « imitateur »
de la réalité.
Aristote emploie le terme imitation (*mimesis*, en grec)
pour désigner les vraies erreurs de la poésie.
J'aime ce terme,

pour l'aisance avec laquelle il reconnaît l'erreur
où nous nous engageons en poésie,
la création voulue de l'erreur,
la rupture et la complication délibérées d'une méprise
d'où pourra peut-être s'élever
l'inattendu.

Ainsi un poète comme Alcman
esquive la peur, l'anxiété, la honte et le remords
et toutes ces émotions associées sottement aux erreurs
pour se tourner
vers les faits.
L'imperfection est humaine, c'est un fait.

Alkman breaks the rules of arithmetic
and jeopardizes grammar
and messes up the metrical form of his verse
in order to draw us into this fact.
At the end of the poem the fact remains
and Alkman is probably no less hungry.

Yet something has changed in the quotient of our expectations.
For in mistaking them,
Alkman has perfected something.
Indeed he has
more than perfected something.
Using a single brushstroke.

Alcman ne respecte pas les règles arithmétiques
et compromet la grammaire
et trouble la métrique du vers
dans le seul but de nous en convaincre.
À la fin du poème, ce fait demeure
et Alcman a toujours aussi faim.

Et pourtant la somme de nos attentes s'en trouve changée.
Car en trompant celles-ci
Alcman a achevé quelque chose.
Oui vraiment
il a même parfait quelque chose.
Et l'a fait d'un seul coup de pinceau.